

vocació catalanista dins i fora de l'àmbit català, i presenta fites vitals com la concessió de la Creu de Sant Jordi (17 de desembre de 1985) o la participació com a conferenciant al II Congrés Internacional de la Llengua Catalana, a Reus, el 8 de maig de 1986.

9. *Catalunya vista per un alemany* (p. 149-174). Títol del llibre publicat el 1988 per Stegmann, que esdevé immediatament un *best seller* a Catalunya, i que cal veure com un precedent per al llibre que ací ressenyem. En aquest mateix any de 1988 surt el primer volum de la *Zeitschrift für Katalanistik (Revista d'Estudis Catalans)*, publicació de referència per a la catalanística a Alemanya. A principis de la dècada següent (octubre de 1991), la Fira de Frankfurt, en què Espanya és el país convidat, s'aprofita per a fer visible la contribució catalana amb diverses aportacions fetes pel catalanista alemany (p. 169).

10. *La Guia dels Països Catalans* (p. 175-192). Aquesta obra, preparada minuciosament en col·laboració amb Inge Stegmann i publicada el març de 1992, just abans dels Jocs Olímpics de Barcelona, mostra un coneixement pregon de les terres de llengua catalana. Dins la mateixa dècada dels noranta, el darrer episodi del llibre correspon a la preparació i desenvolupament del *Desè Col·loqui Internacional de Llengua i Literatura Catalanes* (AILLC), celebrat a Frankfurt el setembre de 1994 per iniciativa de Til Stegmann, que hi va exercir d'amfitrió.

Completa l'obra un Índex de noms de persones (p. 193-197), que reflecteix l'àmplia xarxa de relacions humanes de l'autor a l'entorn de la catalanitat i la catalanística, així com la notable riquesa de referències desplegades al llarg del seu relat.¹

José Enrique GARGALLO GIL
Universitat de Barcelona
Institut d'Estudis Catalans

THIBAULT, André (dir.) (2015) : *Du français aux créoles. Phonétique, lexicologie et dialectologie antillaises*. Paris : Classiques Garnier, 505 p. (coll. Linguistique variationnelle, 1).

Ce volume réunit le texte des communications prononcées lors du colloque éponyme qui s'est tenu à Paris Sorbonne les 29-30 novembre 2012. Il nous offre des regards croisés de la créolistique et de la linguistique variationnelle du français sur l'évolution des créoles, faisant apparaître les liens étroits entre les deux disciplines et les éclaircissements mutuels qu'elles s'offrent.

La lecture de l'ouvrage sera du plus grand intérêt non seulement pour le créoliste et pour l'historien du français, mais également pour le sociolinguiste, l'ethnologue ou bien le traductologue, ainsi que pour toute personne désireuse d'en apprendre davantage sur la formation des créoles et sur leur lien historique avec la langue française.

Par-delà la grande variété des sujets abordés, deux thématiques majeures traversent l'ouvrage: 1) la reconstruction du français colonial et celle des français parlés et régionaux des 17^e et 18^e siècles; 2) différents aspects historiques des créoles à base française.

L'ouvrage se subdivise en trois parties: 1. Phonétique et lexicologie historiques (p. 17-239), 2. Dialectologie (p. 243-332), 3. Sociolinguistique historique (p. 335-460), suivies de 31 pages d'index et de 9 pages de résumés.

Dans son propos liminaire, André Thibault, éditeur du volume, dresse un état des lieux de la problématique et souligne le caractère incomplet des recherches en linguistique historique des créoles, manque auquel ce volume se propose de répondre en partie. André Thibault explique ensuite la délimitation thématique de l'ouvrage, qui ne vise aucunement à minorer le poids de l'héritage linguistique non européen (en particulier africain) dans les créoles, mais se justifie par la cohérence du propos et par l'abondance des matériaux français dans l'«input» des créoles. En effet, comme il le souligne p. 10, «[I]

1. Podeu veure una crònica de l'acte de presentació del llibre a Salzburg dins aquest mateix volum, p. 602-603.

es créoles français représentent un inépuisable trésor de données extrêmement précieuses pour l'histoire du français oral, donc du français tout court». Ainsi l'ouvrage contribue-t-il à combler le silence des sources hexagonales sur l'évolution des variétés diastratiques et diatopiques du français.

Partie 1: Phonétique et lexicologie historiques

Annegret Bollée se penche sur les résultats phonétiques de la «fricative glottale sourde [h]» française, communément appelée *h* aspiré, dans différents créoles à base française, ainsi que sur le phonème [h] en créole en dehors du contexte étymologique du [h] français.

Elle détaille la distribution géographique du phonème [h] créole et de ses différentes variantes (parmi lesquelles notamment [ɣ], la «fricative vélaire sonore» communément graphiée *r* et la labiale graphiée *w*). Après avoir mis en évidence des divergences sensibles dans la répartition de ces différentes variantes selon les zones géographiques —divergences qu'elle suggère d'expliquer par divers phénomènes externes, tels qu'une créolisation tardive (susceptible d'expliquer l'absence de [h] dans les créoles de l'Océan Indien), ou bien le contact de langues (ainsi, pour l'évolution /r/ > /h/ en karipuna)—, Annegret Bollée émet l'hypothèse d'une loi, ou «du moins d'une tendance» à la variation phonétique (possiblement héritée de la composante normande du français colonial) entre *h-*, *r-/w-* ou *0* à l'initiale du mot, qui concernerait la quasi-totalité des créoles français d'Amérique. Cette tendance agirait non seulement dans le sens /h/ étymologique >/r/, /w/, *0*, mais entre tous ces phonèmes indistinctement, ce qui pourrait expliquer des évolutions du type rèque (adj.) > *hèk* (haï.), voire *aimer* > *enmen* (mart.), *renmen*, *henm* (haï.) ou *aider* > *hinder* (haï. arch.), *aide* (haï.), *rede* (haï., gua., mart.), etc.

Annegret Bollée dresse ensuite la répartition géographique de la variante [h] de la fricative sonore [ʒ] (le type *lahan* ~ *lajan*, «argent»), tout en rappelant son caractère archaïsant en Martinique et en Guadeloupe. Après avoir remarqué une évolution comparable en français du Québec, elle penche, sous quelques réserves, en faveur d'une origine saintongeaise de ce phénomène.

Elle évoque enfin le phonème [h] engendré en créole à partir d'étymons non français, avant de conclure par un appel à la rédaction d'un traité de phonétique historique des créoles, dont elle souligne la nécessité.

Dans son article «Sur le lexique des français populaires maintenu dans les créoles antillais», Jean-Paul Chauveau conçoit le lexique créole comme point de départ pour une reconstruction de variétés historiques du français populaire, envisagées selon le triple paramètre diastratique, diachronique et diatopique.

Sur l'axe diastratique, il met en évidence l'évolution souvent complexe d'étymons provenant d'une popularisation de termes français savants, tels que le verbe *en/amorphoser* (<(méta)morphoser avec substitution au préfixe savant *méta-* d'un préfixe populaire) —attesté également au Québec—, ayant donné lieu au type lexical créole *mofwazé* «métamorphoser».

Un examen scrupuleux de matériaux diastratiques et diatopiques du français amène à signaler qu'un certain nombre de formes que l'on croirait à première vue innovations créoles, car absentes du français commun, sont en réalité héritées de diverses variantes du français populaire ou régional (ex. gua. et mart. *flijé* «(se)figer» ou bien gua. dre et anc. haï. *drét* «dès que»).

D'autres formes créoles permettent de reconstituer un chaînon manquant dans l'histoire d'un mot français. Ainsi, le verbe créole *dekatiye/dekartiye*, qui procède probablement du français populaire *écartiller*, apporte un témoignage —parallèle à celui des français d'Amérique— de la présence de ce dernier verbe dans le français populaire de certaines régions, notamment occidentales, de l'époque de la colonisation, alors qu'il est attesté uniquement de façon lacunaire dans des sources hexagonales face à sa réfection *écarquiller*.

Jean-Paul Chauveau souligne l'hétérogénéité géographique des étymons, qui témoigne de la diversité des origines des colons. Ainsi, l'étude de la carte de l'ALH 839, «la poule gratte le sol», met en

évidence la coexistence en haïtien de plusieurs synonymes issus de parlers régionaux français différents, preuve de «l'intensité du brassage des origines qui caractérisait, au cours de sa période formatrice, la communauté populaire expatriée».

Deux remarques pour compléter ce travail d'une rigueur exemplaire:

1) L'hypothèse de la productivité en créole du modèle de formation lexicale à redoublement du radical, hérité du français régional, du type de *taisi-taisant*, *paisi-paisant*, peut être appuyée par l'adverbe/adjectif créole composé *pianm-pianm* («nonchalamment», RCo, «chétif», «maladroit», Pinalie), qui semble provenir d'une lexie du type *piâni-piânant*, «clopin-clopant», *pioni-pionan*, «dérivé du verbe hmanç. *piâner* v. n. 'aller lentement'» (lexies citées et commentées par Jean-Paul Chauveau, p. 79).

2) Une prise en compte simultanée de facteurs extérieurs à la langue lexicatrice pourrait apporter des explications concurrentes/concomitantes. En effet, il a pu parfois, à notre avis, se produire des convergences entre traits évolutifs du français et tendances internes des créoles. Ainsi, pour le phonétisme de *sektanm* «septembre» (il faut d'ailleurs ajouter le martiniquais à la liste des créoles présentant cette forme, cf. Pinalie), nous pouvons nous demander si une tendance à l'alternance *pt ~ kt*, et au développement du groupe *kt* secondaire, attestée au moins dans certains des créoles en question (cf. mart. *sekten*, «certain», RCo, *malfektè*, variante haïtienne de *malfètè*, HCED; formes d'ailleurs sous-documentées dans les dictionnaires: cf. mart. *lonnekté*, «honnêteté», ThPop, 349; *sisektil* «susceptible», ThPop 235) n'aurait pu jouer un rôle dans la formation/l'adoption de la forme *sektanm* (p. 52).

Marie-Christine Hazaël-Massieux dévoile l'univers métaphorique abondant du lexique créole, en soulignant son ancrage dans la culture créole. Par le biais des traits sémantiques pertinents sélectionnés par la communauté des locuteurs, les métaphores lexicalisées s'avèrent révélatrices d'une mentalité et auraient tout intérêt à être mieux consignées par les lexicographes, trop souvent inhibés dans cette tâche par la perspective des correspondances bilingues qui préside à la confection des dictionnaires.

L'auteur propose l'analyse étymologique de deux métaphores pleinement lexicalisées, dont le sens originel et les connotations y relatives ont été oubliés par les locuteurs —l'adjectif *kyòlòlò* et le composé *tête-mabolo*. Pour ce dernier —évoqué sous une forme francisée à partir du roman *Texaco* de Chamoiseau— elle révèle son obsolescence à la suite de l'oubli de la réalité historique ayant constitué son sémantisme premier.

Marie-Christine Hazaël-Massieux montre à quel point l'ancrage culturel des métaphores constitue un obstacle pour le traducteur, difficulté à laquelle il cherche à échapper en multipliant des comparaisons explicites du *tertium comparationis*. Cependant, l'abondance d'outils comparatifs génère des maladresses stylistiques. Marie-Christine Hazaël-Massieux suggère alors au traducteur de puiser plus souvent dans le riche arsenal des métaphores constituées «dans la langue populaire», qui devraient être soigneusement répertoriées et auxquelles le traducteur pourrait insuffler une vie nouvelle, ne serait-ce que le temps de la lecture d'un texte.

Dans «Du français aux créoles – à travers la communication ?», Silke Jansen et Ruth Hoffmann revisitent la définition de la délocutivité et de la métonymie pragmatique (traduction française de *Sprechaktmetonymie*, terme de P. Koch), que les chercheurs précédents avaient présentées comme des moteurs majeurs de l'évolution lexicale des créoles. Elles suggèrent de restreindre le contenu de ces deux notions, soulevant que, à leurs yeux, la définition traditionnelle de la délocutivité comme mécanisme menant d'un «fragment de discours» à un lexème nouveau aboutit à une conception trop englobante.

Elles estiment que, pour que l'on puisse parler de délocutivité, et en particulier de métonymie pragmatique, il faut non seulement que le sens premier d'une lexie (c'est-à-dire d'une formule représentant un «acte de langage stéréotypique») soit lié à une situation d'énonciation conventionnelle, mais également que son sens résultant reste rattaché à cette même situation: il doit donc exister, entre le sens originel de la lexie et son sens nouveau, un glissement référentiel de type métonymique.

Un des rares domaines dont les lexèmes répondent fréquemment à ce schéma de métonymie prag-

matique est celui de la magie populaire, à cause du cadre performatif garantissant le lien de contiguïté entre la formule magique et son nouveau référent (ex.: *poud entre chita*, litt. «poudre entrez, asseyez-vous», «'poudre pour réduire tes déplacements'», «utilisée dans une préparation à boire pour les conjoints qui vagabondent afin qu'ils restent à la maison», p. 160).

Cependant, ce domaine de la magie se prête bien, de par ses caractéristiques intrinsèques —pro-fération d'actes de langage performatifs—, au mécanisme de dénomination métonymique. Or, les auteurs parviennent à la conclusion que —en tenant compte de leur redéfinition de la métonymie pragmatique— en dehors de ce domaine, la métonymie pragmatique ne serait pas particulièrement répandue dans le lexique créole.

Pierre Rézeau nous invite sur le terrain peu exploré des écrits privés des français immigrées aux Antilles, en établissant un inventaire lexical de la correspondance familiale du Bourguignon Eugène Berthot, directeur des Ponts et Chaussées de la Guadeloupe de 1843 à 1846. Il subdivise les matériaux recueillis dans ce corpus en cinq parties: 1) «faits intéressant le français général» (c'est-à-dire absents de la lexicographie ou insuffisamment traités par elle), 2) «variétés diatopiques du français de France» (notamment bourguignonnes), 3) «faits intéressant la Guadeloupe» (termes français désignant des réalités locales et termes créoles), 4) «créations et emplois plus ou moins fantaisistes», 5) «mots ou sens inexpliqués».

Pour chaque terme étudié, Pierre Rézeau précise son contexte phrastique, liste les sources lexicographiques et d'autres sources textuelles, indique sa localisation géographique et, s'il y a lieu, retrace son évolution. Une part belle est faite aux locutions figées. D'une grande valeur documentaire, le répertoire recense plusieurs lexies et/ou significations jusqu'ici non attestées et permet d'avancer quelques premières datations.

Deux remarques/suggestions:

1) Le régionalisme *clairer*, «brûler, flamber» (p. 178) ne saurait ne pas évoquer le verbe créole kléré «éclairer, briller, illuminer» (LMPT), «allumer» (mart., Pinalie, haï., HCED: «light up»), cf. DECA s. v. *clairer* («briller, éclairer»), en dépit de la différence sémantique observée.

2) Dans la périphrase créole *pati mawon*, transcrite à la française par E. Berthot, *partir... maronne* («Li partir au bois maronne...», p. 193), le statut nominal de la composante graphiée *maronne* (correspondant au créole *mawon*) apparaît incertain. En effet, *mawon* signifie en créole aussi bien («esclave fugitif», n. et adj. que «s'enfuir, marronner», v. intr. (LMPT, RCo) et la périphrase *alé mawon* est traduite par «aller marronner» dans RCo à partir de Marbot (1846) («pou mwen pa alé mawon»: «pour que je n'aille pas marronner»). Traduction qui ne préjuge, il est vrai, en rien du statut grammatical précis de l'élément créole *mawon* (pas plus que le statut nominal de *marron* dans ses équivalents français, *se rendre marron* et *aller marron*, cf. Rézeau/StDomingue: 216-218). Quoi qu'il en soit, étant donné que la phrase en question constitue une transcription d'un énoncé créole, il ne s'agit sans doute pas du signifié féminin «esclave fugitive», bien qu'un contexte plus large soit nécessaire pour pouvoir avancer la réflexion sur le caractère grammatical de ce terme.

Dans sa contribution «D'Albert le Grand à Makandal. Continuité et innovation dans le lexique de la magie et de la sorcellerie des créoles français», Ulrike Scholz dévoile la richesse documentaire du DECA (= Annegret Bollée et al., *Dictionnaire étymologique des créoles français d'Amérique*) et de l'ALH (= Dominique Fattier, *Atlas linguistique d'Haïti*) aussi bien pour l'histoire du lexique que pour celle de la transmission et de l'évolution des pratiques culturelles. Elle met en évidence la forte présence de l'étymologie française dans le domaine sémantique de la magie et de la sorcellerie, présence qu'elle associe en partie à la transmission de désignata culturels européens. Elle note toutefois d'importants changements sémantiques reflétant des particularités culturelles créoles. Ainsi le lexique révélerait-il une continuité conceptuelle avec la culture européenne —Ulrike Scholz remonte jusqu'à l'époque de l'Antiquité chrétienne pour montrer les racines de certaines croyances et représentations de la magie reflétées par le vocabulaire—, mais également de nombreuses innovations (ainsi, des glissements et

spécialisations sémantiques de diverses dénominations d'«esprits, d'âmes et de démons» héritées du français; on note par exemple, conformément au magico-religieux créole, une forte innovation sémantique dans le domaine des familles lexicales issues des types français DÉMON, DIABLE (207-209) et LOUP-GAROU (212).

A la lecture de l'article, nous sommes frappés par le potentiel documentaire du matériel recueilli dans le DECA et dans l'ALH, mais également par la forte proportionnalité du lexique français dans un domaine sémantique pourtant largement influencé par des représentations culturelles africaines.

À ce propos, il faudrait néanmoins évaluer plus précisément la part respective des étymons français et des étymons africains afin de pouvoir confirmer/infirmer l'hypothèse que «[il semble que] les termes d'origine non-française ne sont pas plus nombreux dans le domaine de la magie que dans le reste du vocabulaire» (p. 235). Le lexique d'origine africaine nous semble en effet être davantage représenté dans le domaine magico-religieux que ce que révèle l'étude, essentiellement centrée sur le lexique d'origine française (choix tout à fait justifié dans le cadre du présent volume): mentionnons, à titre d'exemple, le terme largement répandu dans les créoles de la Caraïbe *soukouyan* (*soukougnan*) «sorcier» (DECA II), l'haï. *kimanga* «liquide magique» (DECA II) ou bien l'haï. *sòlòkòtò* «sorcier, devin» (DECA II). La deuxième partie du DECA apporte bien d'autres exemples de lexèmes relevant de ce champ conceptuel dont les origines africaines sont certaines ou probables.

Partie 2: Dialectologie

Se fondant sur une étude détaillée de la langue du premier texte écrit en créole de la Caraïbe, la *Passion de Notre Seigneur selon saint Jean en langage nègre*, mis en regard de plusieurs ressources historiques et contemporaines du créole haïtien, Dominique Fattier dresse un scénario de diffusion des créoles dans la région Caraïbe.

Après avoir comparé le témoignage linguistique de la *Passion* (datable sans doute vers le milieu du 18^e siècle) avec celui de Ducoeurjoly (*Manuel des habitants de Saint-Domingue*, 1802), les matériaux de son ALH et les principaux dictionnaires, D. Fattier conclut à un caractère fortement «haïtien» du premier texte créole de la Caraïbe. Elle y constate en outre, de même que dans celui du *Manuel*, des affinités particulières avec le créole du Nord d'Haïti. Ces observations, convergeant avec les données historiques connues, appuieraient à ses yeux un scénario historique d'une diffusion progressive du dialecte du Nord d'Haïti à tout Haïti.

Dominique Fattier s'appuie ensuite sur le concept chaudensonien de «générations de parlers», insistant sur la diffusion progressive de certains créoles de constitution primaire sur d'autres territoires. Une mise en regard des données connues au sujet de la colonisation des Antilles et des propriétés linguistiques de la *Passion* lui permet de poser l'hypothèse d'un développement, à Saint-Christophe, d'un parler français précurseur des créoles, dont la diffusion subséquente dans plusieurs autres îles de la Caraïbe aurait entraîné une diversification progressive.

Elle insiste enfin sur le processus de diffusion des créoles à partir des îles précocement colonisées (Saint-Domingue, Martinique, Guadeloupe), vers des territoires colonisés à une date plus récente (tels que la Dominique ou bien la Trinité). La prise en compte la plus précise possible des mouvements migratoires entre colonies constitue en effet, souligne-t-elle, un point primordial à prendre en considération lors de la réflexion sur l'histoire de la diffusion des créoles et sur les liens génétiques existant entre eux. Le recours aux notions chaudensoniennes de «parlers de première et de deuxième génération» s'avère alors être d'un grand rendement heuristique.

Une suggestion sur l'origine possible des interrogatifs créoles *qu'a faire* et *ki fè* «pourquoi» (p. 255): il nous semble que les éléments *qu'* et *ki*, plutôt que de constituer respectivement une déformation de (*pour*) *quoi* et une ellipse de *qu'est-ce qui* pourraient remonter à l'interrogatif normand *ki* «quelle chose, quoi» (cf. FEW, II, 1467a-b).

Guylaine Brun-Trigaud et Jean Le Dû exposent tout d'abord les principes ayant présidé à l'élaboration de leur *Atlas Linguistique des Petites Antilles* (Paris, Editions du CTHS, vol. I, 2011; vol. II, 2013; ALPA). Ils présentent ensuite, cartes à l'appui, leur interprétation des grandes tendances géolinguistiques qui se laissent inférer des données recueillies, en déclinant leurs observations selon trois axes: 1) les phénomènes attestés dans toute la région étudiée; 2) les phénomènes permettant de découper deux sous-ensembles géolinguistiques opposant entre eux, d'une part, les îles françaises et les îles ex-anglaises et, d'autre part, les îles du Nord et les îles du Sud, enfin 3) les phénomènes spécifiques à certaines îles en particulier.

L'étude met bien en évidence la tendance au conservatisme des îles anglophones, dans lesquelles des traits créoles anciens ont été davantage préservés que dans les îles francophones, où le créole à base française subit une influence continue du français. On saluera au passage, avec A. Thibault (p. 13), la richesse de la documentation sur les créoles des régions non francophones, moins bien documentés que ceux des régions francophones.

L'analyse détaillée des cartes de l'ALPA révèle également l'existence de zones diatopiques à l'intérieur des différentes îles ainsi que, en contrepartie, celle de zones transcendant les îles et permettant d'observer des affinités linguistiques entre des territoires insulaires voisins: ainsi, typiquement, entre la Guadeloupe et le nord de la Dominique (p. 286).

Pour conclure, les auteurs lancent un appel à la poursuite des travaux avec d'autres cartes (notamment consacrées à des faits grammaticaux) et dans d'autres régions créolophones, tout en mettant en garde contre la «décréolisation» en cours, risquant de submerger des strates linguistiques anciennes. Autant redire le mérite de leur travail et l'urgence de continuer sur la voie qu'ils ont tracée.

Quelques points de détail, qui n'enlèvent rien à l'extrême intérêt de l'*Atlas* et à la richesse d'informations que l'on peut en extraire, à l'image de l'article recensé:

1) Comme le souligne M.-Ch. Hazaël-Massieux dans ce même volume, il est extrêmement difficile, sinon impossible, de rassembler au cours d'une enquête la synonymie complète, notamment pour ce qui concerne les termes archaïsants. Ainsi, aucun informateur de la carte 570 «camarade» n'a mentionné le mot *zig*, pourtant attesté dans la région (mart. RCo, Pinalie et gua. LMPT).

2) la carte 334 «(les) cils» tend à faire apparaître une bipartition entre les îles du Nord, dont la Guadeloupe (le type *popyè*) et celles du Sud (le type *pwèl (a) zyé*). Or nous relevons *pwèl-a-zyé* dans le dictionnaire du guadeloupéen de LMPT. En carte 334 de l'ALPA, ce type lexical figure, il est vrai, en un point d'enquête en Guadeloupe (le point 07), il s'agit cependant d'un seul point sur dix-huit.

Ces absences (ou faibles présences) constituent à nos yeux des points potentiellement riches en renseignements (archaïsmes, différences d'usage générationnelles, fréquence moindre de certains synonymes etc.) et sont autant de pistes de travail avec cet *Atlas* d'une grande valeur documentaire.

Partie 3: Sociolinguistique

Jo-Anne S. Ferreira recense les ressources utiles pour l'étude du créole trinitadien, en nette perte de vitesse pour des raisons historiques d'une anglicisation planifiée dans une colonie où le français et un créole français ne se sont implantés qu'à partir de 1783, à la suite d'une *cédula de población*.

Elle passe en revue le patrimoine littéraire créole français de Trinidad, en insistant tout particulièrement sur les recueils de matériaux ethnographiques. Elle énumère dictionnaires et ouvrages linguistiques et souligne le rôle de l'Internet dans la description et la conservation du créole trinitadien. Elle établit une liste d'importants événements culturels impliquant ce créole et fait état de diverses initiatives pédagogiques —relativement modestes— le concernant.

L'article se termine sur des propositions pour la revitalisation du créole trinitadien, afin non seulement de sauvegarder l'héritage linguistico-culturel, mais également de contribuer au renforcement des liens entre la Trinité et les Antilles «franco-créolophones». L'auteur encourage vivement les chercheurs à se saisir des matériaux signalés dans son article à des fins de recherches en linguistique. Dans le même

ordre d'idées, après avoir rendu compte d'une enquête de terrain effectuée par Hodge et par elle-même de 2009 à 2013, elle fournit des informations précieuses (nombre de locuteurs et leur localisation géographique) à qui voudrait se rendre sur place pour enregistrer la parole des rares locuteurs natifs de ce créole menacé d'extinction.

Elissa Pustka a réussi à pénétrer dans le milieu fermé des Grands-Blancs («les descendants des anciens maîtres des plantations») de la Guadeloupe. Elle se penche sur divers paramètres socio-historiques ayant contribué à former le parler de ce groupe de locuteurs. Après avoir rappelé l'histoire du peuplement de la Guadeloupe —dans laquelle elle suppose un rôle important de colons provenant du Sud de la France—, elle explique les conditionnements socio-culturels de l'isolement des Grands Blancs, sans oublier l'existence de contacts historiques avec le français de la métropole et avec le créole, ce dernier étant intervenu essentiellement dans le contact avec les domestiques et avec la «da», la nourrice noire, en cohabitation étroite avec les familles blanches (on notera au passage que ce mot a sans doute une origine éwé – cf. DECA II, et ne vient pas du français *dame*, comme affirmé p. 370).

Se plaçant dans la perspective de la reconstruction du français colonial, Elissa Pustka sélectionne un échantillon de femmes de Grands-Blancs, supposant son conservatisme linguistique, socialement conditionné. Elle pose la question d'une survivance, en synchronie moderne, d'une variété du français issue du «dialecte secondaire», hérité du français colonial, et de la possibilité de le distinguer par rapport au «dialecte tertiaire», c'est-à-dire au français régional des locuteurs noirs, qui se développerait depuis environ 150 ans à partir du français standard, avec contribution d'éléments créoles. Dans cette perspective, elle compare entre eux certains phénomènes phonétiques (en particulier les variantes du phonème /r/), tels que réalisés par les Grandes-Blanches, locutrices supposées d'une variété du français issue du «dialecte secondaire», et dans le «dialecte tertiaire». En dépit du rapprochement notable entre les «dialectes secondaire et tertiaire», et de l'influence du créole et du français métropolitain, elle parvient à déceler dans le parler des Grandes-Blanches nées dans les années 30 plusieurs particularités phonétiques, dont elle pose qu'elles pourraient, pour certaines d'entre elles, remonter jusqu'au français colonial.

Selon une approche englobante, exemplaire par son objectivité et par sa visée exhaustive, Albert Valdman compare créoles et parlers français d'Amérique en vue d'une reconstruction du français colonial et des variétés du français exportées dans les colonies.

Après un dense récapitulatif des théories de la créolisation linguistique, il rappelle les conclusions des dernières recherches concernant le profil linguistique des colons (qui auraient manié un large éventail de variétés diatopiques et diastatiques du français des 17^e-18^e siècles), et remarque le rôle possible du «foreigner talk» dans la communication des colons avec les apprenants allophones.

Dans sa démarche comparative, il exploite notamment le créole haïtien et le français louisianais, mais ne néglige aucun parler susceptible d'avoir puisé ses éléments dans le français colonial, y compris les idiomes peu connus tels que le français de la Vieille Mine (Missouri) ou celui de Saint-Barthélémy (Carénage).

Il revisite les considérations substratistes sur le rôle des langues africaines dans la formation des grammaires créoles. Tout en infirmant la thèse du transfert direct en créole de structures grammaticales de langues africaines, il privilégie l'hypothèse de convergences grammaticales entre certaines structures du français colonial et celles des langues africaines impliquées, notamment du groupe kwa.

Ce serait ainsi le cas du déterminant défini, postposé en créole haïtien tout comme en fongbe, mais remontant au déictique français *là*, qui devait déjà fonctionner d'une manière analogue en français colonial, au vu de ses nombreuses fonctions —proches de la détermination définie— dans des parlers français d'Amérique.

Pour expliquer la genèse du système verbal des créoles, seules les données —abondantes— sur la périphrase verbale dans l'histoire du français et dans les français d'Amérique sont convoquées.

L'approche comparative apporte des témoignages précieux sur l'histoire du vocabulaire français

—notamment de ses variétés régionales et populaires— non attestée ou mal documentée par les sources hexagonales. Elle permet ainsi de signaler des lexèmes absents du «français de référence», ceux «dont le sens se distingue du français de référence ou a évolué par rapport à la source du F[français] L[louisianais]», lexèmes ayant conservé un sens ancien, enfin ceux ayant subi une recatégorisation grammaticale.

Albert Valdman conclut en suggérant de prolonger la démarche comparative minutieuse dont il vient d'offrir un exemple par l'étude des textes anciens rédigés outre-mer et par la rédaction de dictionnaires différentiels.

Deux remarques: pour étoffer l'illustration du sens remontant probablement au français colonial du lou. *brigand* et de l'haï. *brigan* < *brigand*, «(enfant) turbulent, espiègle» etc. (p. 443), nous pouvons signaler la présence de ce même sémantisme en créole martiniquais («embêtant, insupportable», RCo et *Fout timanmay-la brigan!*, «Comme cet enfant est turbulent!», énoncé par un informateur martiniquais lors de notre propre enquête à Sainte-Luce, en 2015).

Enfin, pour l'adverbe *asteur(e)*, «maintenant» (p. 442), bien que les sources lexicographiques tendent à montrer sa régionalisation au 17^e siècle, et qu'il semble par conséquent être passé dans le français colonial par le biais du français régional, il convient néanmoins de signaler qu'il devait être présent dans le français commun (populaire) au moins encore au début du 17^e siècle, car il est massivement attesté dans le *Journal sur l'enfance et la jeunesse de Louis XIII* d'Héroard (années 1608, 1611 et *passim*).

Pour conclure, nous avons là un volume passionnant qui fait avancer d'un grand pas les recherches conjointes en créolistique et en linguistique variationnelle diachronique du français, tout en suggérant de nombreuses pistes aux chercheurs désireux de continuer le travail sur ce vaste terrain, qui est bien loin de nous avoir livré tous ses secrets.

Bohdana LIBROVA
Université de Nice Sophia Antipolis
BCL, UMR, 7320

Bibliographie

Les abréviations et références bibliographiques employées dans ce compte-rendu sont celles du volume recensé. La bibliographie qui suit se limite donc uniquement aux deux ouvrages ne figurant pas dans la bibliographie des articles du volume.

Pinalie = PINALIE, Pierre (2009): *Dictionnaire élémentaire français – créole. Nouvelle édition augmentée*. Paris: L'Harmattan.

ThPop = *Textes du théâtre populaire martiniquais. Pièces de Henri Melon*, transcription Miki RONEK. Paris: Publibook, 2009.

Toso, Fiorenzo (2014): *Le parlate liguri della Provenza. Il dialetto "figun" tra storia e memoria*. Ventimiglia: Philobiblon, 239 p.

Fiorenzo Toso n'a plus besoin d'être présenté aux lecteurs d'*Estudis Romànics*: Parmi les rares romanistes spécialistes des parlers liguriens, il est certainement le plus fertile pour la quantité et la qualité de ses œuvres, aussi pour le caractère novateur de ses résultats. Ses livres et articles touchent non seulement toutes les réalités des parlers de la région Ligurie (lexique, grammaire, dialectologie, sociolinguistique, histoire, éditions de textes), mais encore le rayonnement linguistique dû aux activités commerciales de la *Superba* (Gênes) ou aux courants d'émigration, rayonnement dont il réussit à mettre à